



# Les contes de nos comptes

par GEORGES SUFFERT

« Je te dis que c'était Depardieu qui jouait dans ce film-là... » « Tu te goures, c'était Dewaere. » Plus tard : « Là, c'était Al Pacino... » « Cette fois, c'est toi qui te trompes. C'était Robert De Niro... » Ce genre de débat, manière « Monsieur Cinéma », alimente — si je peux me permettre — les discussions à la cantine. Le « ciné » et la « télé » — bien davantage que la BD ou la science-fiction, déjà marquées par l'empreinte glauque d'une intellectualité primaire — constituent les frites de l'esprit : chacun en mange, tout en convenant qu'elles sentent un peu le grillon et qu'elles font grossir. Un univers plein de héros et de vedettes, même si les premiers comme les secondes proclament l'extinction des stars.

Je pensais à ces modèles en absorbant le curieux livre de François Fourquet : « Les comptes de la puissance » (édité chez Recherches). Sous-titre pour donner à l'ouvrage un caractère appétissant : « Histoire de la comptabilité nationale et du Plan ». Après un tel effort de raccollage, si quelques milliers de chaldans osent aller quêrir ce livre, c'est que les Français sont vraiment des types incompréhensibles qui ont du goût pour les énigmes.

Pourtant, les acheteurs supposés n'auront pas tort. La comptabilité nationale est une technique ; cette dernière a une histoire ; cette histoire a ses héros, qui ont des noms : Froment, Gruson, Hirsch, Malinvaud, Massé, Nora, Perroux, Ripert, Sérisé, Uri, et même, pardessus le marché, Rocard (mais oui, c'est le même ; mais dans une vie parallèle ou antérieure, allez savoir !).

En deux mots. Au début des années trente, quelques polytechniciens (l'Ena n'existe pas encore) ont l'intuition que les économistes ne savent rien. Eclair de génie. Autre idée : avant de chercher à comprendre quoi que ce soit, peut-être serait-il nécessaire de quantifier. Quoi ? Tout : la production des entreprises, les salaires des ouvriers et ceux des cadres, la masse monétaire, le taux d'inflation, etc. Un type s'achar-

ne : Alfred Sauvy. A la veille de la guerre, et même sous Pétain, des équipes apparaissent qui inventent les statistiques françaises. Après la Libération, c'est l'aventure.

Au Plan d'abord, rue de Martignac. On additionne et on soustrait un peu tout. Pas commode d'inventer les modes de calcul de la richesse d'une nation. Puis l'équipe éclate ; Gruson fonde l'Institut national de la statistique et des études économiques, Sauvy met debout l'Institut national d'études démographiques, et le ministère des Finances, que toute cette agitation inquiète, fonde la Commission des comptes de la nation et crée la direction de la Prévision.

Ça en fait du monde, direz-vous. Pas tant que cela. Exemple : un ministre des Finances désigne un directeur de la Prévision, qui propose à la signature de son ministre un secrétaire de la Commission des comptes de la nation. Ça vous paraît de l'hébreu ? Eh bien, je vous donne les noms : Valéry Giscard d'Estaing, ministre des Finances, désigne Jean Sérisé, qui fait nommer Michel Rocard. C'était il y a une dizaine d'années. Aujourd'hui, le premier est président de la République, le deuxième, son conseiller politique, et le troisième, le demi-candidat d'une moitié de l'opposition. Donc, mes petites vedettes taillent leur route à leur manière et, de temps à autre, viennent faire des grimaces sur le petit écran.

Le livre de Fourquet intéressera les fonctionnaires, les historiens, les économistes et, avec un peu de chance, quelques-uns des hommes politiques. Il est bien fait, puisque les interviews sont découpées, regroupées de manière à s'emboîter dans la chronologie. Et les débats économiques, que l'auteur met en lumière, correspondent en gros à ceux qui ont agité ce petit monde des hauts fonctionnaires. Un reproche néanmoins. Fourquet a l'air de croire que tout cela se déroulait dans un univers kantien : pur et apolitique. Pas tout à fait. Ce flirt d'un demi-siècle entre ingénieurs, hauts fonctionnaires et économistes a été continuellement troublé

par les grondements des événements planétaires. Dans le louable souci de réconcilier des compétences, Fourquet additionne Uri et Mendès France. Mais le premier était pour la CED et le second, contre. Il y eut d'ailleurs les partisans de Jean Monnet et ceux de P.M.F. Avec chevauchement possible. Il y eut, en 1958, réconciliation des deux tendances. Feu le Club Jean-Moulin naquit en partie de cette rencontre.

Curieux univers, dira-t-on. Pas tellement. Car c'est grâce à ces quelque trente à quarante personnes que la France dispose aujourd'hui d'un excellent appareil statistique ; l'un des plus sophistiqués qui existent au



monde. Affirmation étonnante, mais vraie. Tout le monde sait cela, sauf les Français, qui, jusqu'à ces dernières années, se passionnaient pour la politique et méprisaient l'économie. Les Français croient toujours que les statistiques sont la forme suprême du mensonge. Ce qui est inexact. La comptabilité nationale est un outil, rien de plus. Si la France résiste convenablement à la dépression actuelle, c'est en partie parce qu'on dispose d'un appareil comptable de bonne qualité. Ceux que cette aventure intellectuelle intéresse devraient lire l'ouvrage de Fourquet. Ils apprendraient comment quelques hommes armés de leur intelligence et de leur règle à calcul changent le comportement d'une nation. ●